

# rouge et noir

107

novembre 1979

mensuel

prix : 3,50 f

journal d'information de la maison de la culture de grenoble

*novembre 79  
plein de cinéma  
à la MC*



# novembre jour par jour

Je <b>1</b>	<b>HISTOIRE NATURELLE DE LA SEXUALITE</b> : Exposition réalisée par le Museum National d'Histoire Naturelle. Ouvert de 11 h à 12 h 30 et de 13 h 30 à 19 h. Jusqu'au 25. <i>Entrée</i> : — de 21 ans et groupes de plus de dix : 1,50 F ; autres 3 F.
Ve <b>2</b>	<b>AUGUST SANDER. PHOTOGRAPHIES.</b> Exposition présentée avec le concours du Goethe Institut. Jusqu'au 2 décembre. <i>Entrée libre.</i> <b>LES CANNIBALES.</b> Création du CDNA. Mise en scène : G. Lavaudant. 20 h 30 (G.S.). <i>Adh.</i> 23 F ; <i>non-adh.</i> 40 F.
Sa <b>3</b>	<b>LES CANNIBALES.</b> Création du CDNA. Mise en scène : G. Lavaudant. 19 h 30 (G.S.). <i>Adh.</i> 23 F ; <i>non-adh.</i> 40 F.
Di <b>4</b>	<b>LES CANNIBALES.</b> Création du CDNA. Mise en scène : G. Lavaudant. 15 h 00 (G.S.). <i>Adh.</i> 23 F ; <i>non-adh.</i> 40 F. <b>CINEMATHEQUE FRANÇAISE.</b> "Variétés", de Dupont, All. 1925. 17 h. (P.S.). <i>Prix unique</i> : 5 F.
Ma <b>6</b>	<b>LES CANNIBALES.</b> Création du CDNA. Mise en scène : G. Lavaudant. 20 h 30 (G.S.). <i>Adh.</i> 23 F ; <i>non-adh.</i> 40 F.
Me <b>7</b>	<b>LES CANNIBALES.</b> Création du CDNA. Mise en scène : G. Lavaudant. 20 h 30 (G.S.). <i>Adh.</i> 23 F ; <i>non-adh.</i> 40 F. <b>LA SEXUALITE ET SES CYCLES.</b> Débat avec Ch. Thibault, du laboratoire de Physiologie de la Reproduction (Univ. Paris VI). 20 h 45 (P.S.). <i>Entrée libre.</i>
Je <b>8</b>	<b>ETTORE SCOLA : PERMETTE ? ROCCO PAPALEO</b> (1971) à 18 h ; <b>LA PLUS BELLE SOIREE DE MA VIE</b> (1972) à 20 h 30. (P.S.). <i>Adh.</i> 10 F ; <i>non-adh.</i> 15 F.
Ve <b>9</b>	<b>ETTORE SCOLA : NOUS NOUS SOMMES TANT AIMES</b> (1974) à 18 h ; <b>LA CONGIUNTURA</b> (1964) à 20 h 30 (P.S.). <i>Adh.</i> 10 F ; <i>non-adh.</i> 15 F.
Sa <b>10</b>	<b>ETTORE SCOLA : AFFREUX, SALES ET MECHANTS</b> (1974) à 14 h 30 ; <b>DEBAT</b> sur "E. Scola dans le cinéma italien" à 17 h ; <b>UNE JOURNEE PARTICULIERE</b> (1977) à 21 h, projection suivie d'une rencontre avec E. Scola. (P.S.). <i>Adh.</i> 10 F ; <i>non-adh.</i> 15 F. <b>"DISCRITIQUE" : A PROPOS DE L'ORLANDO, DE HAENDEL.</b> 17 h (salle T.V.). <i>Entrée libre.</i>
Di <b>11</b>	<b>ETTORE SCOLA : PARLONS FEMMES</b> (1964) à 14 h 30 ; <b>LES NOUVEAUX MONSTRES</b> (1978) à 17 h. (P.S.). <i>Adh.</i> 10 F ; <i>non-adh.</i> 15 F.
Ma <b>13</b>	<b>CINE-ENFANTS : KES</b> , de Ken Loach. 14 h 30 et 20 h 30. (P.S.). <i>Enfants</i> 5 F ; <i>adultes</i> <i>adh.</i> 10 F ; <i>non-adh.</i> 15 F. <b>JULOS BEAUCARNE.</b> 20 h 45 (G.S.). <i>Adh.</i> de — 21 ans 18 F ; <i>adultes</i> <i>adh.</i> 23 F ; <i>non-adh.</i> 40 F.
Me <b>14</b>	<b>CINE-ENFANTS : KES</b> , de Ken Loach. 14 h 30 et 17 h. (P.S.). <i>Enfants</i> 5 F ; <i>adultes</i> <i>adh.</i> 10 F ; <i>non-adh.</i> 15 F. <b>JULOS BEAUCARNE.</b> 20 h 45 (G.S.). <i>Adh.</i> de — 21 ans 18 F ; <i>adultes</i> <i>adh.</i> 23 F ; <i>non-adh.</i> 40 F.
Je <b>15</b>	<b>UN AUTEUR, UN LIVRE : YVES SIMON.</b> Lecture à 18 h 30 ; rencontre avec Y. Simon, 20 h 45 (P.S.). <i>Entrée libre.</i>
Ve <b>16</b>	<b>QUEL AVENIR POUR LES ENFANTS DU MONDE.</b> Film et débat avec Reinhard Y. Freiberg, de l'U.N.I.C.E.F. 20 h 45 (P.S.). <i>Entrée libre.</i> <b>ORLANDO</b> , opéra de Haendel. Production du Royal Northern College of Music of Manchester. Accueil en collab. avec le C.M.L. de Grenoble et de l'Isère. 20 h 45 (G.S.). <i>Adh.</i> 35 F ; <i>non-adh.</i> 55 F.
Sa <b>17</b>	<b>ORLANDO</b> , de Haendel. Présentation de l'œuvre. 17 h (salle T.V.). <i>Entrée libre.</i>
Di <b>18</b>	<b>ORLANDO</b> , opéra de Haendel. Production du Royal Northern College of Music of Manchester. 15 h (G.S.). <i>Adh.</i> 35 F ; <i>non-adh.</i> 55 F. <b>CINEMATHEQUE FRANÇAISE.</b> 17 h (P.S.). <i>Prix unique</i> : 5 F.
Ma <b>20</b>	<b>SEMAINE DE L'ATELIER CINEMA DU DAUPHINE</b> A 18 h : "Et vogue la Malassise" et "Josette..." ; A 20 h 30 : "La li, la li, la li... berté" prod. A.C.D. ; réal. A. Thomas (P.S.). <i>Adh.</i> 10 F ; <i>non-adh.</i> 15 F.

Me <b>21</b>	<b>SEMAINE DE L'ATELIER CINEMA DU DAUPHINE</b> A 18 h : "Vues d'ici", prod. MC du Havre ; A 20 h 30 : "A quelle heure tu te lèves demain", co-prod. MC de Grenoble / A.C.D. ; réalisation J.P. Bailly. (P.S.). <i>Adh.</i> 10 F ; <i>non-adh.</i> 15 F. <b>BOESMAN ET LENA</b> , d'Athol Fugard. Spectacle mis en scène par R. Blin. 20 h 45 (G.S.). <i>Adh.</i> 18 F ; <i>non-adh.</i> 35 F.
Je <b>22</b>	<b>SEMAINE DE L'ATELIER CINEMA DU DAUPHINE</b> A 18 h : "La li, la li, la li... berté" prod. A.C.D. ; réal. A. Thomas ; A 20 h 30 : "Cher Docteur". (P.S.). <i>Adh.</i> 10 F ; <i>non-adh.</i> 15 F. <b>BOESMAN ET LENA</b> , d'Athol Fugard. Spectacle mis en scène par R. Blin. 19 h 30 (G.S.). <i>Adh.</i> 18 F ; <i>non-adh.</i> 35 F.
Ve <b>23</b>	<b>SEMAINE DE L'ATELIER CINEMA DU DAUPHINE</b> A 18 h : "La li, la li, la li... berté" production A.C.D. ; réalisation A. Thomas ; A 20 h 30 : "A quelle heure tu te lèves demain", co-production MC de Grenoble / A.C.D. ; réalisation J.P. Bailly. (P.S.). <b>BOESMAN ET LENA</b> , d'Athol Fugard. Spectacle mis en scène par R. Blin. 20 h 45 (G.S.). <i>Adh.</i> 18 F ; <i>non-adh.</i> 35 F.
Sa <b>24</b>	<b>SEMAINE DE L'ATELIER CINEMA DU DAUPHINE</b> A 14 h 30 : "Kaiserangst" et "Hans Staub" ; A 17 h : "A quelle heure tu te lèves demain", co-prod. MCG / A.C.D. ; réal. J.P. Bailly. A 20 h 30 : "La li, la li, la li... berté" prod. A.C.D. ; réal. A. Thomas. (P.S.). <i>Adh.</i> 10 F ; <i>non-adh.</i> 15 F.
Di <b>25</b>	<b>SEMAINE DE L'ATELIER CINEMA DU DAUPHINE</b> A 17 h : "A quelle heure tu te lèves demain", co-prod. MCG / A.C.D. ; réal. J.P. Bailly. (P.S.). <i>Adh.</i> 10 F ; <i>non-adh.</i> 15 F.
Ma <b>27</b>	<b>FESTIVAL DU CINEMA FRANÇAIS*</b> . Séances à 14 h 30, 17 h, 18 h, 20 h et 21 h. (G.S. et P.S.).
Me <b>28</b>	<b>FESTIVAL DU CINEMA FRANÇAIS*</b> . Séances à 14 h 30, 17 h, 18 h, 20 h et 21 h (G.S. et P.S.). <b>SCENE OUVERTE**</b> : ● <b>CONCERT VIENNE</b> , avec Alain Neveux, piano. Œuvres de Mozart, Schubert, Beethoven, Berg, Webern, Schönberg. 19 h 30 (T.M.). <i>Adh.</i> 15 F ; <i>non-adh.</i> 23 F. ● <b>PREVERT JACQUES</b> , avec Gérard Guillaumat. Réal. André Cellier ; prod. du T.N.P. 21 h (T.M.). <i>Adh.</i> 18 F ; <i>non-adh.</i> 23 F.
Je <b>29</b>	<b>FESTIVAL DU CINEMA FRANÇAIS*</b> . Séances à 14 h 30, 17 h, 18 h, 20 h et 21 h (G.S. et P.S.). <b>SCENE OUVERTE**</b> : ● <b>CONCERT VIENNE</b> , avec Alain Neveux, piano. Œuvres de Mozart, Schubert, Beethoven, Berg, Webern, Schönberg. 19 h 30 (T.M.). <i>Adh.</i> 15 F ; <i>non-adh.</i> 23 F. ● <b>PREVERT JACQUES</b> , avec Gérard Guillaumat. Réal. André Cellier ; prod. du T.N.P. 21 h (T.M.). <i>Adh.</i> 18 F ; <i>non-adh.</i> 23 F.
Ve <b>30</b>	<b>FESTIVAL DU CINEMA FRANÇAIS*</b> . Séances à 14 h 30, 17 h, 18 h, 20 h et 21 h (G.S. et P.S.). <b>SCENE OUVERTE**</b> : ● <b>CONCERT VIENNE</b> , avec Alain Neveux, piano. Œuvres de Mozart, Schubert, Beethoven, Berg, Webern, Schönberg. 19 h 30 (T.M.). <i>Adh.</i> 15 F ; <i>non-adh.</i> 23 F. ● <b>PREVERT JACQUES</b> , avec Gérard Guillaumat. Réal. André Cellier ; prod. du T.N.P. 21 h (T.M.). <i>Adh.</i> 18 F ; <i>non-adh.</i> 23 F.

\* Festival du Film français :  
prix unique par séance : 10 F.  
possibilité d'abonnement (se renseigner à la billetterie).

\*\* Scène ouverte :  
prix groupé pour deux spectacles,  
pour les adhérents : 28 F.

Ça continue.

Que vont devenir les Maisons de la Culture et avec elle, l'ensemble du secteur de l'action culturelle ? On le sait, on ne cesse de le rabâcher, avec une augmentation de 8 % de leurs subventions – ce qui ne couvre même pas la hausse du coût de la vie, elles sont condamnées à l'asphyxie. La Maison de la Culture du département de la Seine-St-Denis ne peut emménager dans ses nouveaux locaux faute de crédits de fonctionnement suffisants ; à La Rochelle, on continue à construire les bâtiments de la Maison sans espoir de pouvoir les ouvrir au public à la date prévue, là encore, faute de perspectives financières sûres. Ailleurs, on sauve les meubles... comme on peut...

Ça continue.

On assiste à une multiplication des déclarations sur la culture ; on annonce quelques mesures salutaires par-ci par-là, mais la réalité reste la même : la culture n'est pas une priorité, c'est le moins que l'on puisse dire, de l'action gouvernementale. Le budget que l'Etat lui consacre stagne lamentablement depuis des années aux alentours de 0,55 %, alors qu'au contraire la part que les collectivités locales lui attribuent, surtout les villes, a augmenté dans des proportions importantes, alors même, également, que les usagers contribuent plus largement que jamais aux activités culturelles auxquelles ils participent.

Ça continue.

Déclarations rassurantes, promesses non tenues, et, quand il le faut, menaces à peine déguisées.

Ça continue.

A moins que... A moins que Mesdames et Messieurs les députés de la majorité, à moins que Mesdames et Messieurs les sénateurs de la majorité – c'est-à-dire ceux qui soutiennent la politique des gouvernements qui se sont succédé depuis quelques années – donnent à leur grogne budgétaire présente une dimension culturelle et la transforme en termes de volonté politique, pour amener Monsieur le Ministre de la Culture et ses pairs à donner au secteur culturel les moyens de vivre et de se développer, faute d'en faire encore une grande ambition nationale. Oui, à moins que...

Mais oseront-ils ?

Jacques Laemlé.



#### 4 théâtre

Une pièce infernale, **Boesman et Lena**, d'un auteur presque inconnu, Athol Fugard, mise en scène par Roger Blin. Infernale par le cadre : l'Afrique du Sud, c'est-à-dire le pays de l'apartheid ; infernale par ce qu'elle dit : la peinture violente du sous-prolétariat... l'abaissement, l'écrasement de l'individu par un système social inhumain. Une œuvre qui interpelle, sans être didactique. Patrick Brunel a vu le spectacle et donne, ici, ses impressions. Autre spectacle présenté, lui, dans le cadre de *Scène Ouverte* : **Prévert Jacques**. La rencontre d'un poète et d'un comédien, Gérard Guillaumat, dont on a déjà vu, à Grenoble, le travail sur "Maupassant" et "Sartre". Guillaumat disant, chantant, racontant Prévert, ce ne peut être qu'un moment de plaisir tant l'un et l'autre dégagent une présence fraternelle et chaleureuse.

En dehors de la Maison, le théâtre vit aussi. La jeune troupe de la Marelle interroge Molière avec **Les fourberies de Scapin**. Au Rio.

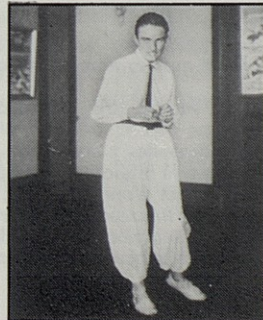
Photo Michel Sarti



#### 6 musique

Un opéra baroque, méconnu et qui nous vient d'Angleterre : **Orlando**, de G.F. Händel, monté par le Royal Northern College of Music de Manchester. Presque un événement national puisque les Dauphinois seront les seuls, en France, à pouvoir le voir et l'entendre – ce n'est pas négligeable, lorsque l'on saura que cet **Orlando** est inédit au disque ! J.F. Héron présente ce premier lyrique de la saison et le situe brièvement dans l'histoire de l'opéra de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Photo X



#### 8 arts plastiques

L'élaboration, en images, de la fresque de la Bourse du Travail due à Ernest Pignon-Ernest. Une sorte de préambule à l'exposition que la Maison de la Culture consacrera, à partir de décembre, à dix ans de travail de cet artiste.

Yann Pavie interroge l'œuvre photographique d'**August Sander**, véritable portrait social de notre époque et dont on a pu dire qu'il s'agissait d'une sociologie écrite "avec des images".

Photo Sander



#### 12 cinéma

Le cinéma se taille le lion dans notre affiche de novembre. Jean-Michel Salaün expose la problématique du **Festival du cinéma français à Grenoble et dans l'Isère**. Originalité majeure : il s'agit d'une manifestation "éclatée" à l'échelle du département – moyen pour les Dauphinois de se frotter à la production française de 1979.

**Rétrospective Ettore Scola** : tous les films, dont certains inédits en France, du réalisateur italien que présente Paul Crinel. Enfin l'Atelier Cinéma du Dauphiné nous propose une semaine pendant laquelle seront projetées ses deux dernières productions : **La li, la li, la li... berté**, d'A. Thomas et **A quelle heure tu te lèves demain**, de J.-P. Bailly. Les deux réalisateurs, pour l'occasion, répondent à nos questions.

# rouge <sup>et</sup> noir

107

journal d'information  
de la maison de la culture

Directeur de la publication :  
**Henry Lhong**

Rédacteur en chef :  
**Jacques Laemlé**

Secrétaire de rédaction :  
**Marie-Françoise Sémenou**

Secrétariat :  
**Nicole Chevron**

Ont collaboré à ce numéro :

**Jean-Pierre Bailly**  
**Angela Blanc**  
**Philippe de Boissy**  
**Patrick Brunel**  
**Bernard Cadot**  
**Paul Crinel**  
**Jean-François Héron**  
**Yann Pavie**  
**Roger Rolland**  
**Jean-Michel Salaün**

Page de couverture,  
maquette et affiche de  
**Chantal Tourasse**

Imprimerie Eymond, Grenoble  
Dépôt légal :  
4<sup>e</sup> trimestre 1979 N° 5500

Commission paritaire  
des publications n° 51-687

MAISON DE LA CULTURE  
B.P. 70-40  
38020 GRENOBLE CEDEX  
TEL. (76) 25.05.45

Tirage : 13 000 exemplaires  
Le numéro : 3,50 F  
Abonnement (10 numéros) : 25 F

## guide pratique

### HORAIRES

**Ouverture de la Maison :** tous les jours, sauf le lundi. Ouverture au public : à 11 h.

**Fermeture :** à 22 h lorsqu'il n'y a pas de spectacle en soirée ou dans l'heure qui suit la fin du dernier spectacle ; à 19 h le dimanche.

#### Bureaux :

tous les jours, sauf dimanche, lundi et jours fériés de 9 h à 12 h et de 14 h à 19 h.

**Guichet adhésions :** tous les jours, sauf dimanche, lundi et jours fériés de 14 h à 19 h ; de 13 h à 19 h du 16 octobre 1979 au 9 février 1980.

#### Billetterie-Location :

##### 1) Horaires.

Tous les jours, sauf lundi et jours fériés, de 13 h à 19 h 15. Dimanches et jours fériés de 15 h à 19 h et 1/2 heure avant les spectacles, lorsqu'il reste des places.

##### 2) Délivrance des billets :

– *collectivités* : à partir du 30<sup>e</sup> jour précédant un spectacle, ou une série d'un même spectacle.

– *adhérents individuels* : à partir du 10<sup>e</sup> jour.

– *non-adhérents* : à partir du 3<sup>e</sup> jour.

Les réservations avant ces délais peuvent se faire par dépôt au guichet, ou par correspondance (joindre règlement et enveloppe timbrée). **Mais en cas d'affluence**, la Maison de la Culture ne garantit pas qu'elle puisse toutes les satisfaire.

#### Spectacles :

Les spectacles commencent à l'heure indiquée sur les programmes. Les éventuels retardataires comprendront qu'on doit, parfois, les faire attendre avant de les introduire dans la salle pour ne pas perturber le début de la représentation.

#### Visites groupées :

Celles-ci s'effectuent sur rendez-vous les mercredis, jeudis et vendredis de 15 h à 19 h (s'adresser au service "accueil").

### ADHÉSION

L'adhésion (1) procure un certain nombre d'avantages :

- une réduction notable sur les prix des spectacles ;
- une priorité de réservation des places ;
- la possibilité d'emprunt à la bibliothèque, la discothèque, la galerie de prêt d'œuvres d'art ;
- enfin, la participation au fonctionnement de la Maison de la Culture : Assemblée générale, élection des représentants des adhérents à l'Assemblée des membres titulaires.

#### Comment adhérer ?

Pour le nouvel adhérent ou le réadhérent :

- Remettre le bulletin d'adhésion entièrement rempli (pour les réadhérents ne pas oublier le numéro de la carte).
- Une photo (pour les nouveaux adhérents).
- La cotisation correspondante.
- L'autorisation des parents pour les jeunes de 10 à 16 ans.
- Pour le nouvel adhérent ou le réadhérent venant par le canal d'une collectivité, remettre ces différents éléments au "relais" de sa collectivité.

#### Tarifs de la saison 1979-1980

- Adhésion (2) : 18 F.
- Abonnement à "Rouge et Noir" (mensuel de la Maison de la Culture) 10 numéros par an : 25 F.
- Adhésion + abonnement à "Rouge et Noir" (avec réduction sur le montant de l'adhésion) : 28 F.

(1) La présentation de la carte d'adhérent est demandée pour le retrait des billets à l'entrée des salles.

(2) L'adhésion est gratuite de 10 ans à 16 ans et au-delà de 65 ans.

## théâtre

### boesman et léna

d'athol fugard

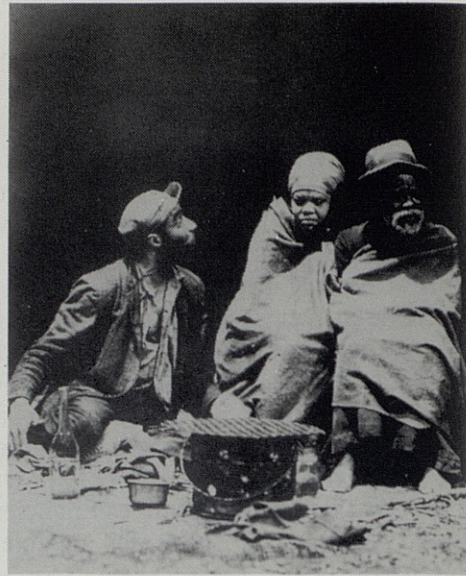


Photo X

« – Je suis en vie, Boesman, j'ai encore en moi la lumière du jour.  
– Tais-toi et marche. »

Ce bref échange entre les deux personnages principaux de la pièce d'Athol Fugard résume à lui seul la somme de désespoir et de violence que renferme le texte de l'écrivain. Nous sommes en Afrique du Sud, au royaume de l'apartheid, là où il ne fait pas bon être noir. Boesman et Lena, deux vagabonds exilés, errent de bidonvilles en terrains vagues, dans un no man's land désertique. Dès qu'ils tentent de s'installer quelque part, les bulldozers d'un promoteur blanc viennent les en chasser. L'épuisement et la faim sont le lot quotidien de leur existence. La haine aussi qu'ils éprouvent l'un envers l'autre, et qui fait d'eux des victimes asservies, incapables de transformer en révolte ou en action leur souffrance. Jusqu'au jour où arrive dans leur abri un vieux Bantou, mourant, plus noir qu'eux, d'une autre race et d'une autre langue. Lena, la femme, l'adopte, en fait son confident, saisissant l'occasion de conjuguer sa solitude, cependant que Boesman le repousse et tente de le chasser...

« Ce qui a compté le plus pour moi dans la pièce, écrit Roger Blin, le metteur en scène, c'est d'abord son humanité profonde. C'est une critique sociale, une peinture violente du sous-prolétariat. En Afrique du Sud, l'abaissement, l'écrasement de l'individu par la société est très fort... Un enfer qu'on ne connaît nulle part ailleurs. Tous les grands problèmes sont remués dans la boue, c'est ça qui m'intéresse. » De fait, *Boesman et Lena* est un réquisitoire violent contre l'apartheid. Bien que physiquement absent dans la pièce, le blanc n'en est cependant pas moins l'accusé n° 1, l'exploiteur cynique, responsable des conditions de vie dégradantes imposées aux noirs.

## quoi de neuf au théâtre de la marelle ? molière

La pièce ne se fait cependant jamais tract. Le lyrisme de la langue d'Athol Fugard est là pour l'en empêcher. Comme le dit très bien Roger Blin, à propos des trois protagonistes, « leur angoisse devient poésie. Ils trouvent à exprimer quelque chose qui se rapproche du drame shakespearien. » C'est ce "quelque chose" que le metteur en scène a su traduire. En habitué qu'il est de travailler sur de grands textes littéraires, il a façonné un spectacle sensible, mais pudique, loin de tout réalisme. Il a su diriger parfaitement Toto Bissainthe, Robert Liensol et Jean-Baptiste Tiémélé, dont l'interprétation d'une rare intensité ne repose que sur leur sincérité et leur qualité d'imagination.

*Boesman et Lena* est l'exemple type d'une rencontre réussie entre un texte et une équipe de théâtre : jamais l'invention de Roger Blin et des comédiens n'apparaît comme bridée au nom d'une soi-disant fidélité à l'auteur ; jamais la parole de ce dernier n'est étouffée sous le poids d'artifices de mise en scène.

Faite de nuances et s'adressant autant à la sensibilité qu'à l'intelligence, la pièce d'Athol Fugard est l'occasion privilégiée de prendre conscience de la sinistre réalité qu'est l'apartheid. Quant au spectacle qu'en a tiré Roger Blin, c'est un très beau moment de théâtre...

Patrick Brunel.

### Athol Fugard

Né en 1932 en Afrique du Sud, d'une mère africaine et d'un père anglo-saxon. Après de nombreux voyages en Extrême-Orient, puis en Grande-Bretagne et en Amérique où il travaille à la télévision, il s'installe à Johannesburg où il est greffier au tribunal des affaires indigènes : « Pour le Sud-Africain blanc que j'étais, la période passée à la Cour de Johannesburg fut traumatisante : avec, en moyenne, un cas toutes les trois minutes, nous étions très occupés. Pendant ces six mois passés dans une salle d'audience, j'ai vu plus de souffrance que je ne pouvais en supporter. Je commençais à comprendre comment mon pays marchait. » C'est à cette époque qu'il se fait ses premiers amis noirs et qu'il commence à écrire des pièces de théâtre sur les conditions de vie dans les ghettos. Quelques années plus tard, il fonde avec un groupe de noirs la compagnie des "Serpents Players" avec laquelle il travaille jusqu'en 1967, année où son passeport lui est retiré.

*Boesman et Lena* a été créée pour la première fois en 1968 en Afrique du Sud, avec Athol Fugard lui-même dans le rôle de Boesman.



Photo André Lechevalier

« Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe, je ne reconnais plus l'auteur du *Misanthrope* », c'est ce que déclarait Boileau dans son art poétique. Et si derrière la tradition, derrière le mouvement endiablé qui s'emballe comme un moteur fou ; si au-delà des "fourberies", des coups de bâton, des mascarades dont se sert Scapin se dégageait un grand personnage qui n'est plus le type de la comédie italienne mais annonce et préfigure Figaro ?

Le pari de la Marelle en montant *Les fourberies de Scapin* est de s'emparer du mouvement de la pièce, des situations, des actions, du dialogue en les considérant d'abord dans leur matérialité scénique. Cette pièce, que Copeau considérait comme du "théâtre en soi, du pur théâtre", est inscrite dans la mise en scène de Jean Caune, dans un cadre qui rend nécessaires les actions et les situations inventées par Molière. Naples et l'Italie de convention deviennent un port du Maghreb ; les costumes bariolés des serviteurs se transforment en habits usés des ouvriers du port ; les personnages d'Argante et de Géronte – souvenirs de personnages de Pantalon et du docteur de la

Commedia dell'arte – se transforment en personnages de Daumier.

Scapin, lui-même, trouve alors sa vérité de "bâtard", écartelé entre deux mondes (celui des maîtres et celui des valets), de solitaire, de conteur nouant et dénouant les intrigues. Ses "fourberies" sont autant de mises en scène qu'il organise. Et si toute mise en scène est un aveu, celui de Scapin est de l'ordre du plaisir mais aussi de la nécessité. S'il "fourbe" ses maîtres, c'est à la fois parce que c'est son gagne-pain que de les servir et parce qu'il affirme ainsi son identité. Le trajet de Scapin est celui de la joie féroce, de l'humiliation, de l'échec (pour un temps) et de la prise de conscience. Considéré par ses maîtres comme un objet, il n'en est pas un sujet. Il est à la recherche de sa place dans une société où bientôt les valets ne se contenteront plus de servir leurs maîtres.

En choisissant de placer "le tréteau nu" où se développent les "fourberies" dans un port du Maghreb des années 1850, en faisant jouer Scapin et Sylvestre par deux comédiens maghrébins (Mohamed Boumehra et Chekir Laken), le Théâtre de la Marelle a voulu se confronter aux problèmes de la représentation des classiques. Il ne s'agit pas d'une nouvelle lecture ni même d'un dépoussiérage. Simple de confronter une compréhension nouvelle de la pièce aux idées scéniques qu'elle suggère. Plus qu'une illustration ou une transposition, la représentation devient alors autonome ; par le seul moyen du jeu, elle donne une vie dramatique à la pièce.

Le spectacle est joué à partir du 16 novembre au Théâtre du Rio, rue Servan (à Grenoble), les mercredi, vendredi à 19 h 30, les mardi, jeudi, samedi à 21 h 30.

## Les cannibales

Spectacle du Centre Dramatique national des Alpes.

Mise en scène : Georges Lavaudant.

Décors : Jean-Pierre Vergier.

Musique : Spheroe.

Jusqu'au 7 novembre.



Photo Delahaye

## musique

## orlando, de händel

Un événement national



Anne Dawson, dans le rôle d'Angelica

Photo X

Le Centre Musical et Lyrique et la Maison de la Culture accueillent les 16 et 18 novembre le Royal College of Music de Manchester pour une première française : **l'Orlando** de G.F. Händel. Grenoble aura le privilège des deux seules représentations que la troupe donnera en France, d'un ouvrage encore jamais représenté (à notre connaissance) dans notre pays et encore inédit au disque. Il s'ajoutera l'attrait d'une jeune troupe qui fit une si vive impression en décembre dernier lors des représentations à Manchester que la production fut invitée au célèbre festival de Bath en mai 1979.

Il est paradoxal de voir un opéra italien écrit et joué en Angleterre par un compositeur d'origine allemande. Il faut se souvenir que l'Italie est au XVIII<sup>e</sup> siècle non seulement le pays où l'opéra a pris naissance, mais aussi celui où il est le plus développé et le plus codifié. L'opéra allemand ne prend naissance qu'au cours du siècle ; l'opéra anglais a vu son essor brisé à la mort de Purcell ; l'opéra français n'est guère exportable : orchestre important, style de jeu et d'écriture inspiré par la déclamation lyrique, mode d'ornementation et d'émission vocale ne plaisent guère qu'aux Français, et encore !... Jean-Jacques Rousseau préfère l'opéra italien, et le dit bien haut. Il est vrai qu'il apparaît plus clair, plus brillant : orchestre allégé, coupe franche entre récitatifs (développements de l'action) avec l'accompagnement de la simple basse continue et *arie da capo* (considérations sur les sentiments des personnages) dont la reprise permet à la virtuosité des chanteurs de s'épanouir dans l'ornementation et les improvisations des *cadence*. Comme l'opéra français, l'opéra italien aime le merveilleux de la machinerie, mais il y ajoute celui de l'ambiguïté des voix : travestissements et surtout utilisation des *castrati*. De nos jours, leurs rôles sont chantés

par des femmes ou des hommes en voix de *falsetto*, improprement appelés hautes-contre ou contre-ténors.

Tant fut grande la vogue de ces divertissements que toute l'Europe s'arrachait les *virtuosi* et *maestri* italiens, napolitains surtout. Beaucoup de petites cours allemandes entretenaient ainsi une troupe et une "chapelle" (orchestre et chœurs) chargées de donner l'opéra aux princes, voire au public. Il ne faut donc pas s'étonner de voir Händel suivre le mouvement, lui qui avait fait le pèlerinage d'Italie pour se perfectionner. A vrai dire, lorsqu'en 1732, il livre au public londonien son **Orlando**, l'opéra italien se trouve battu en brèche par un certain renouveau de l'art lyrique national, à la suite du succès du **Beggar's Opera** de J. Gay et Pepusch (1728). L'ouvrage eut néanmoins un succès certain. Il est vrai que, comme en 1735 pour **Alcina** et **Ariodante**, Händel fait appel à des épisodes merveilleux du très célèbre **Orlando Furioso** de l'Arioste (Lodovico Ariosto, 1474-1533) dont les péripéties firent, durant des siècles, les délices de l'Europe entière.

« La passion démesurée qu'Orlando entretient pour Angelica, reine de Catai, et qui finalement le prive totalement de sa raison, est un événement pris dans l'incomparable poème de l'Arioste, universellement connu, qui peut donc servir d'argument pour le présent drame sans plus ample explication. La fiction supplémentaire de l'amour de la bergère Dorinda pour Medors et le zèle constant du magicien Zoroastro pour la gloire d'Orlando tend à prouver la manière impérieuse dont l'amour insinue ses impressions dans le cœur des personnages de tous rangs ; et aussi comment un sage devrait toujours être prêt à ramener dans le droit chemin ceux qui en ont été détournés par l'illusion de leurs passions. » (Argument annexé au livret de 1733).

La production que nous verrons « utilise les ressources modernes pour suggérer les conventions scéniques du début du XVIII<sup>e</sup> siècle » (B. Trowell). A côté des cinq chanteurs, plusieurs figurants représentent les génies, les grâces, les esprits et l'amour inséparables des opéras de l'époque. L'ouvrage sera accompagné par l'orchestre du Royal College of Music of Manchester.

Jean-François Héron.

## A propos de l'Orlando

Mercredi 7 et vendredi 9, à 18 h : présentation de l'ouvrage (Discothèque).

Samedi 10, à 17 h : Discritique, "Les opéras de G.F. Händel" (salle T.V.).

Samedi 17, à 17 h : présentation de **l'Orlando** en présence d'artistes du spectacle (salle T.V.).

Entrée libre.

## Musiques de l'âge baroque

Pendant un siècle et demi, environ de 1600 à 1750, la civilisation musicale européenne a connu une surprenante unité. De Monteverdi à Bach, les préoccupations musicales étaient les mêmes, se reliant aux autres formes d'expression (poésie, architecture, arts plastiques...) : goût de l'ornementation, recherche de nouvelles formes et structures, mise en scène, représentation et allégorie, primauté du mouvement et jeu avec l'espace. Les matériaux musicaux se mettent en place dès la fin de la Renaissance :

— La basse continue, système d'accompagnement dans lequel une mélodie grave (violoncelle, basson, viole de gambe...) est complétée par des accords chiffrés - analogues aux "tablatures" de guitare ou d'orgue actuels - joués au clavier, au luth ou à l'orgue.

— La mélodie, ou plutôt la monodie, ainsi accompagnée prend son essor, se développe et s'orne : c'est le début du règne du bel canto.

— La naissance de l'orchestre, dans lequel les instruments se regroupent par familles bien définies : cordes, bois, cuivres...

C'est également à cette époque que sont créées les formes qui alimentent encore la vie musicale actuelle :

— l'opéra, tentative de spectacle total où la poésie, la musique et la danse, s'unissent à l'architecture, l'art du costume et la machinerie. L'oratorio, dans le domaine sacré, reprend les mêmes principes, excluant toutefois l'aspect scénique ;

— La suite, qui annonce la symphonie, où les mouvements de danse s'enchaînent, précédés d'un prélude.

— Le concerto, où le soliste s'oppose brillamment au reste de l'orchestre, etc.

Différents aspects de la musique de l'âge baroque seront abordés durant cette saison. Des animations permettront de se familiariser avec les multiples aspects de l'art musical baroque. Dès ce mois de novembre, l'opéra italien est représenté.

J.-F. H.

scène ouverte

## prévert jacques

*Scène Ouverte* de novembre (en fait du 28 novembre au 1<sup>er</sup> décembre inclus) devait être consacrée, pour partie, à la musique baroque pour clavecin. Un accident survenu à l'instrumentiste Anne-Marie Beckensteiner nous contraint à remplacer ce concert déjà annoncé par un autre que le pianiste Alain Neveux a bien voulu assurer. Il sera consacré à Vienne et ses musiciens, c'est-à-dire Mozart, Schubert, Beethoven, Berg, Webern et Schönberg. La seconde partie de cette *Scène Ouverte* permettra de rencontrer Prévert Jacques, dit, raconté, joué, lu et chanté par Gérard Guillaumat (1).

Même ceux qui l'ont peu ou mal lu le connaissent : Yves Montand fait écho, dans notre mémoire, à Cora Vaucaire, Juliette Gréco, à Catherine Ribeiro, et "les feuilles mortes" jonchent un coin de notre paysage sentimental.

Mais il est un autre Prévert, plus corrosif, qui tout au long de sa vie s'est souvenu du jeune homme qu'il fut, animateur du Groupe Octobre au temps du Front Populaire, auteur de pièces sur les usines en grève, la guerre d'Espagne, la montée du fascisme en Allemagne... Un Prévert bien ancré dans la réalité sociale et politique. Plus seulement le doux "anar" rêveur de nos manuels scolaires.

C'est celui-là qu'André Cellier et Gérard Guillaumat ont choisi de privilégier dans leur spectacle. Il ne s'agit pas d'un récital poétique, d'une simple juxtaposition de poèmes, mais d'un travail structuré autour de "La crosse en l'air", véritable épine dorsale du spectacle.



Prévert a pris soin d'intituler "Feuilleton" cette chronique aussi insolite qu'irrévérencieuse d'un veilleur de nuit et de ses démêlés avec le Vatican. Cellier et Guillaumat ont pris le terme au sens littéral, ont découpé le texte en huit épisodes et ont donné à chacun d'entre eux un sous-titre. Entre chaque partie, Gérard Guillaumat dit, chante, raconte et joue d'autres poèmes.

Une palissade en bois, des affiches de la Guerre Civile de 1936, une malle en osier, quelques poupées, une lanterne et un buste de Prévert, tel est l'« inventaire » des accessoires du spectacle. Juste ce qu'il faut pour souligner que le citoyen Prévert n'a jamais cessé de se situer dans l'Histoire, pas assez pour noyer sa parole sous un décor inutile.

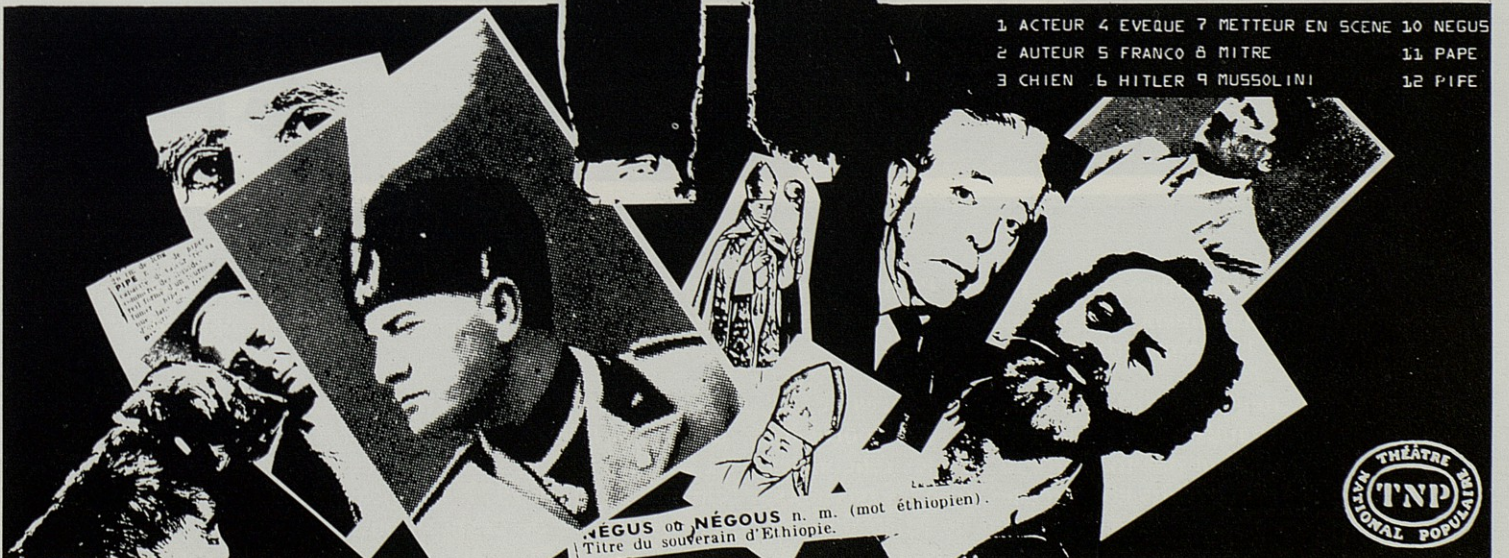
C'est cet équilibre qui fait la réussite de l'entreprise. André Cellier dans sa réalisation a, en effet, évité les deux écueils majeurs de tout spectacle poétique : d'une part, une mise en scène fonctionnant comme "pléonasme" des textes, ou au contraire regorgeant d'artifices et de trucs ; d'autre part, le refus de toute théâtralité, réduisant par là-même le spectacle à n'être qu'un morne défilé de poèmes récités. Ici, les textes de Prévert sont mis en situation (le veilleur de nuit devient un personnage) et respirent pleinement, soutenus qu'ils sont par une dramaturgie précise.

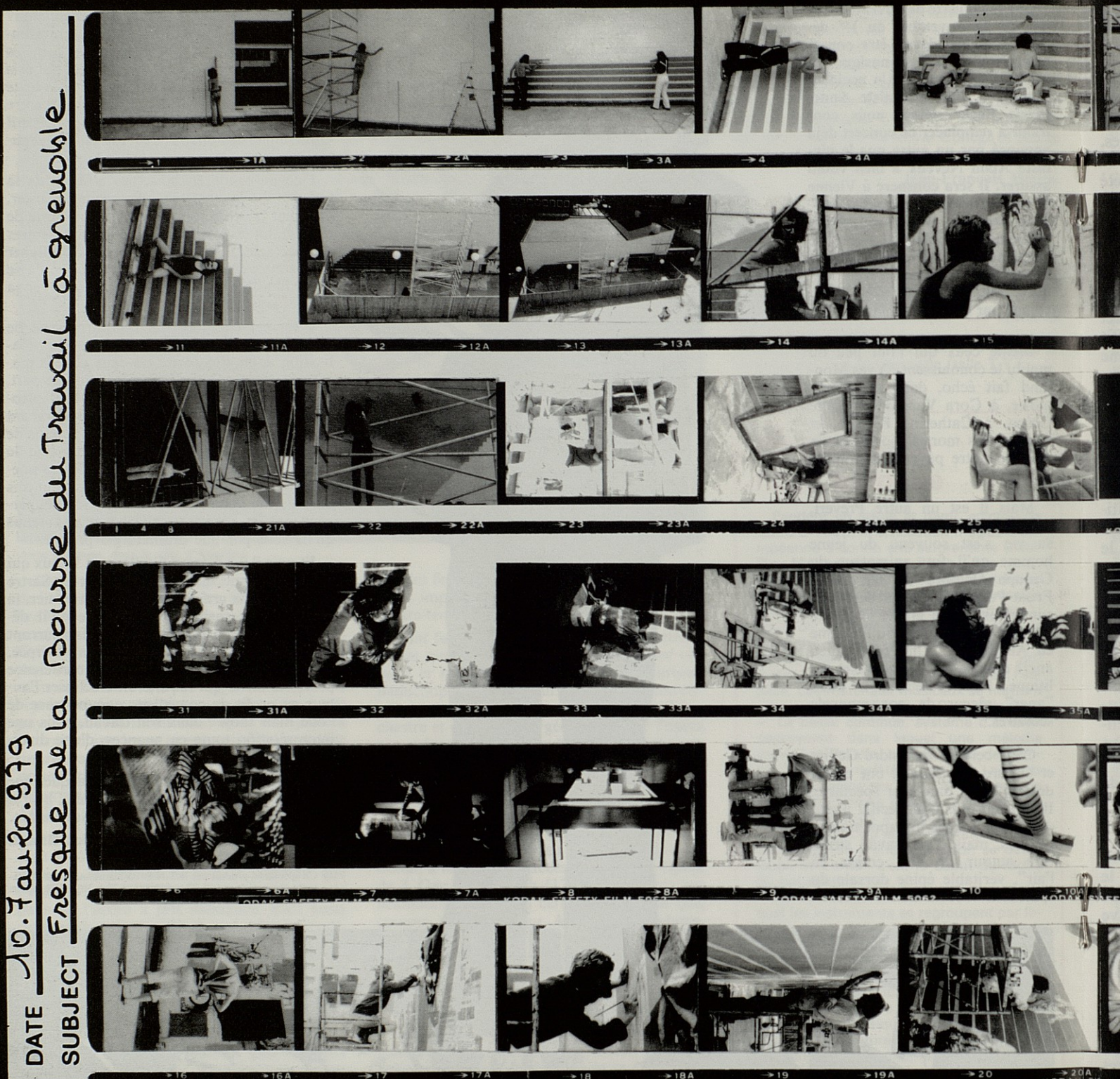
Et puis il y a Gérard Guillaumat ! Ceux qui ont vu ses spectacles Maupassant et Sartre connaissent la grande sûreté de son métier, la présence fraternelle et chaleureuse qu'il dégage sur scène. Une fois de plus, ils pourront constater que sa réputation n'est pas usurpée. Sa sensibilité n'a d'égale que sa conscience professionnelle qui lui interdit d'éclipser l'auteur au profit du comédien : aucune trace de "one man show" dans son travail, mais une interprétation toute en nuances, d'une diversité surprenante.

C'est bien la parole de Prévert Jacques que nous entendrons au cours de ces deux heures passées en compagnie de Gérard Guillaumat.

Patrick Brunel.

(1) Ce spectacle, produit par le T.N.P. - Villeurbanne, sera également présenté le mardi 27 novembre, à 20 h 30, à l'Hexagone de Meylan, rue des Aiguinards.





Grenoble le 20 septembre 1979. Ernest Pignon-Ernest termine l'exécution, commencée le 10 juillet, d'une "fresque" sur une façade de la Bourse du Travail. Il pleut.

Ces photos relatent quelques-unes de ces journées de travail : deux mois chauds. La bonne humeur a emporté les avatars d'une réalisation pas toujours facile ; les rencontres avec les amis, les discussions nombreuses avec les passants, les curieux, et les jeunes de l'Arlequin ou de Mistral y ont contribué ; la chaleureuse disponibilité d'Ernest et de ses

collaborateurs (Michel Brunier, Michèle Crozet ou Jean-Yves Noblet) ont compensé la réflexion inquiète de mener à terme l'entreprise.

Nous souhaitons, dès maintenant, vous présenter ces images sur la réalisation de ce "mural". C'est que la Maison de la Culture se sent associée à ce projet proposé par la Municipalité en mars 1977. Rappelez-vous, à la suite d'un atelier dans le cadre de l'exposition "Maïakovski, 20 ans de travail" (octobre 76), cette sérigraphie collée sur les murs de la



gnon-ernest



Photos Bernard Cadot

ville, d'un homme brisé par les nuisances insidieuses et infernales du bruit.

Depuis, Ernest Pignon-Ernest est régulièrement venu à Grenoble préparer son dessin au cours d'une cinquantaine de réunions avec des associations. Faire connaissance, échanger une interrogation, une information mutuelles. Depuis le dessin s'est précisé et imprimé sur le mur de cette place publique.

A chacun de le découvrir.

Pour moi, avant tout, il symbolise la présence et l'activité d'un créateur plasticien à Grenoble pendant plus de deux années. Mieux qu'une "aide vivante" à la création, une cause commune. Cette planche de contacts est une première invitation à l'exposition des œuvres d'Ernest à la Maison de la Culture du 13 décembre 1979 au 17 février 1980. Ce sera ici une conclusion toute arbitraire d'une compréhension humaine et artistique que nous avons partagée.

Yann Pavie.

## le regard nu d'august sander



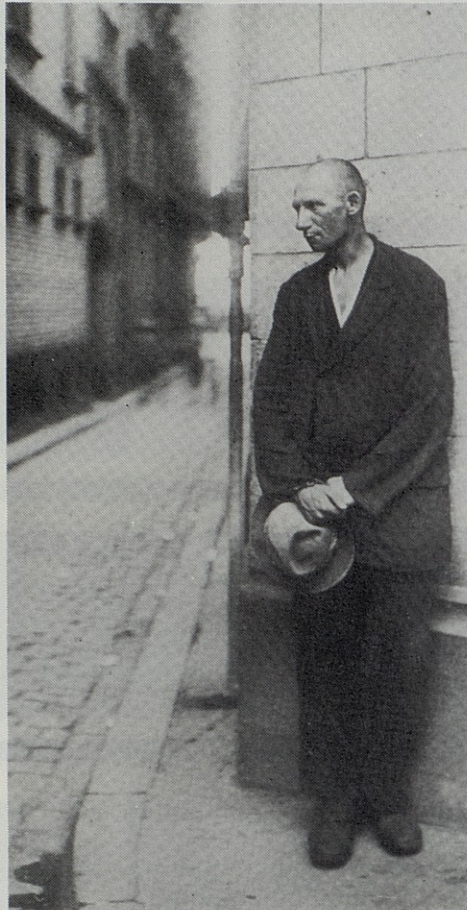
Notaire, 1924.

La Maison présente, durant tout le mois de novembre et grâce au concours du Goethe Institut, des photographies d'August Sander. Yann Pavie donne, ci-dessous, son point de vue sur l'œuvre du photographe allemand mort en 1964.

Il s'agit d'abord d'un réflexe. Au mur, un portrait happe le regard, arrête l'indifférence. Vertige du passé, vestige de l'avenir ? Sûrement le moment présent de sa vision fait que le visage humain, mortel, s'impose à vous. Il vous soumet à sa figuration comme à la question. Il vous dévisage. Comme si la fixité de ses traits, l'instant saisi de son expression devaient se retourner. Vous impressionner.

Un visage se réduit-il à son image ? Il s'y résout pourtant. Elle lui survit. Communication éternisée. Echange pétrifié. Il est une fois l'homme et son histoire. Une simple photo !

Certes, il va de soi qu'un visage ne peut être représenté, reconnu, que dans ses traits d'identité ; ce qui le distingue, ce qui le singularise. Et qu'il devient reconnaissable jusque dans les variations de sa personnalité. Mais dépassé ce constat physiognomique qui reste anecdotique, et de l'intérêt du seul fichier, qu'est-ce qui attise l'attention ?



Chômeur, 1928.

Qu'est-ce qu'un portrait pour August Sander, outre l'effet de sa nomination ?

« Voir, observer et penser » écrit Sander en 1927, répondant sur les "raisons" de son œuvre ; et il termine ainsi : « Laissez-moi dire la vérité d'une façon sincère sur notre époque et les êtres humains. » De fait, entre les deux Guerres Mondiales, son projet est ambitieux, voulant renouveler ce genre en photographie. En 1929, sont éditées 60 reproductions sous le titre "Visages du temps". Alfred Döblin préface l'édition : « Comment écrire de la sociologie, sans écrire, mais seulement avec des images... » s'interroge-t-il et remarque : « de même qu'il existe une anatomie comparée qui seule permet de saisir la nature et l'histoire des organes, ce photographe a pratiqué la photographie comparée... ». Enfin Walter Benjamin, dans son merveilleux texte désormais historique "Petite histoire de la photographie", publié en octobre 1931, évoque le "mérite" de Sander d'avoir conféré à la photo "un point de vue scientifique" équivalent aux personnages des films des Eisenstein et des Poudovkine et de rappeler le propos de Sander : « Son œuvre est tout entière ordonnée en sept groupes qui correspondent à l'actuelle hiérarchie sociale... Sander commence par les paysans, les hommes attachés à la terre ; il conduit l'observateur à travers toutes les couches et tous

les genres de métiers jusqu'aux représentants de la plus haute culture, et redescend jusqu'aux idiots. »

Le portrait est d'ordre social. Il n'est plus, non plus, le privilège des célébrités du monde politique ou culturel. August Sander s'attache aux milieux populaires, à la petite bourgeoisie. Mais il visionne surtout le comportement d'une société moribonde qui s'accroche, hiératique, à des principes éculés. (En 1934, les nazis réquisitionnent et détruisent les plaques d'imprimerie de son livre "Visages du temps"). Pour autant Sander continue à construire cet album qu'il voulait des "Hommes du XX<sup>e</sup> siècle". Il reste que cet engagement acharné à témoigner ne suffit pas à faire une œuvre. Il y va aussi d'une réflexion, cette fois picturale, sur l'image photographique, sur l'art de photographier.

Il apparaît que les portraits, les uns à la suite des autres, présentent une mise en page quasi stéréotypée ; d'où ne semblent pas se dégager une expression, un sentiment particuliers à chaque individu. Tous, presque, fixent irrésistiblement le point focal de l'objectif. Rien ne présage une attitude dramatique, ni ne livre une expression psychologique. Pas de théâtre. Motus et bouches cousues. Ils posent, face à face. Eux devant l'auteur, eux devant le spectateur. Attentifs – attentionnés. Une sorte d'équilibre précaire entre ce qui serait séduction et répulsion. August Sander opère un cadrage, repère l'environnement du "sujet" ; une composition entre le "naturel" effet direct du "motif" et l'artificielle conception "mentale" de l'image.

La traditionnelle "mise en scène" à l'italienne, en trompe-l'œil, est sacrifiée au profit du regard nu de l'auteur devant le "modèle". Un *regard nu* susceptible de mettre en œuvre une structure figurative de l'image capable justement de porter témoignage. Ce qui en définitive reste le seul visible. Significatif.

Il s'agit ensuite d'une réflexion cristallisée sur l'effet du miroir. Un portrait, pour August Sander, provoque à chaque fois un jeu de relations formel, sur les corps et la lumière, leur situation spatiale ; conceptuel sur le rapport de réciprocité entre l'auteur et son interlocuteur, entre cet interlocuteur d'un jour, d'une époque et le futur spectateur. Il se substituerait à l'auteur, tenu d'occuper sa position frontale. C'est à cette condition que ces photographies d'August Sander, tout comme les tableaux de Jan Van Eyck (première moitié du XV<sup>e</sup> siècle) peuvent déceler un sens aujourd'hui.

Yann Pavie.

littérature

## deux ou trois choses que je sais d'yves simon

### August Sander : les étapes d'une vie

Si l'œuvre de Sander témoigne avant tout d'un regard sans concession porté sur la société de son époque, les événements qui marquent son existence, illustrent assez bien le rapport qu'entretient l'artiste avec son temps.

C'est en 1876, dans le Westerwald, en Allemagne, que Sander voit le jour ; son père, charpentier, travaille dans la mine. Après ses études secondaires, il travaille lui aussi dans un puits. 1892 marque une étape importante dans sa vie, puisqu'il rencontre le photographe Schemeck, venu photographier la mine et dont il devient l'assistant. A partir de ce moment-là, il va consacrer tous ses loisirs à la photographie. Au cours de son service militaire (1896-98), il fait la connaissance du photographe Jung qui va le soutenir dans ses projets. Sa décision est prise, il ne retournera pas dans sa famille et à la mine. Commence alors son apprentissage à Magdebourg, Berlin et Dresde où il achève des études à l'Académie de peinture. Il se marie en 1902 et s'installe à Linz où il ouvre un atelier de photographie et de peinture. En 1904 il reçoit des prix à Linz, Wels, et même à Paris, au Palais des Beaux-Arts.

En 1910, il s'établit à Cologne ; on le considère alors comme un des plus grands photographes d'Allemagne. A la fin de la guerre 14-18, ruiné, il devient photographe itinérant. Pour vivre, il se tourne vers le portrait commercial et la photographie publicitaire et industrielle. Parallèlement, il travaille à un album "Hommes du XX<sup>e</sup> siècle", où il souhaite faire figurer des gens de tous les milieux et de toutes les conditions ; la première partie de ce livre sera éditée en 1929, sous le titre "Visages de ce temps", et préfacée par Alfred Döblin.

La seconde guerre mondiale va bouleverser sa vie et sa carrière : son fils aîné, emprisonné par les nazis, meurt au fond d'un pénitencier ; la Gestapo, que ses portraits dérangent, saisit les exemplaires imprimés de "Visages de ce temps" ainsi que les clichés ayant servi à l'impression. En 1944 ce sont 50 000 clichés qui seront détruits à leur tour. Il se remet inlassablement au travail.

En 1951, il est définitivement reconnu grâce à son exposition qu'organise Fritz Gumber. A partir de cette date, l'œuvre de Sander circule, des magazines lui consacrent des articles, et de nombreux prix lui sont décernés. En 1964, il meurt dans une clinique de Cologne, à l'âge de 88 ans.

M-F.S.

August Sander photographié par son fils



Photo R.C.A.

Le 15 novembre, Yves Simon, auteur, compositeur, interprète, sera l'écrivain invité d'*Un Auteur, Un Livre*. Peu de gens le savent, ou trop peu encore. Yves Simon écrit. "Yves Simon, il écrit pas, il chante, il fait des films (1), m'ont assuré quelques jeunes. Moi, je viendrai, mais pour l'écouter chanter." Alors précisons ici que le chanteur et le romancier sont une seule et même personne. Et j'ai demandé à Yves de venir avec une guitare, en tant qu'écrivain, et de revenir avec un orchestre, en tant que...

Les pochettes de disques du show business ont l'art de tracer d'étonnants portraits de leurs vedettes. D'Yves Simon, je sais qu'il est né le 3 mai 1944 près de Contrexéville, à Choiseul, Haute-Marne. Et qu'il n'aura, pauvreté aidant, jamais de piano. Et qu'il commencera sa carrière artistique en faisant du théâtre, à 13 ans ! Et qu'à 15 ans, un ami de la famille lui fera cadeau à Mirecourt, capitale des luthiers, d'une très belle guitare.

Et les études alors ? quand même !  
Ah oui, les études !  
Eh bien la guitare très belle qu'il utilisera sept ou huit ans plus tard à son premier concert, c'était un peu une récompense pour le brevet (alors qu'au certif ou au brevet, on a souvent une mobylette).

Plus tard, Yves, inscrit au Conservatoire d'Art dramatique de Nancy. Et puis Yves en chimie, en maths, en biologie.

Diplômes ?

Je ne sais pas.

Mais il voyage, il voyage, en stop, en Turquie, aux U.S.A., partout. Et il apprend. Et il lit tout.

Le reste, il faudra le lui demander, quand il viendra.

Je sais aussi qu'un soir, place Grenette, je lui demandais : "accepterais-tu de venir parler de tes livres, de rencontrer une classe de lycée technique, ou un groupe de jeunes ou des gens rassemblés dans une bibliothèque ?"

Il répondait oui.

Ses romans et ses chansons ne sont que le prolongement naturel d'une façon de vivre.

Ah oui, j'oubliais : *Les jours en couleurs* est le premier roman d'Yves Simon. Il a publié ensuite chez Grasset *L'homme arc-en-ciel*, *Transit Express* et *L'amour sans âme*. Il est aussi interprète, chante, disques, réussite, disque d'or...

Ph. de Boissy.

(1) C'est vrai, en plus...

## festival du cinéma français



« L'association du festival se propose d'organiser le plus vaste panorama possible de la production française dans le but de favoriser, d'une part, une meilleure connaissance de notre cinéma, d'autre part, la rencontre par le film entre des auteurs, des professionnels et les divers publics de notre région ».

Organiser un festival du cinéma français semblera à beaucoup une gageure. Vouloir y associer tout un département, c'est carrément de l'inconscience...

Il est de bon ton en effet aujourd'hui de brocarder notre cinéma national. L'agitation fébrile des premiers cinéphiles n'est plus de mise. L'heure est aux réflexions désabusées qui découragent à l'avance toute initiative nouvelle : quelques trusts, couvrant le pays de leur réseau de salles, ont réduit le film à l'état de marchandise ; leur politique commerciale a abandonné le spectateur populaire ; les auteurs, coupés du public, à la merci des humeurs de leurs financiers, semblent souvent à court

d'inspiration ; la critique, moribonde, est pratiquement intégrée au processus commercial. Et, de toute façon, le 7<sup>e</sup> art, déjà bien malade de la télévision, sera bientôt achevé par l'arrivée massive des magnétoscopes...

Dans ce contexte, seuls survivent les festivals à vocation résolument commerciale, foire aux films ou promotion d'une station touristique. Le désengagement tous azimuts des pouvoirs publics ne fait qu'accélérer le mouvement.

Une manifestation culturelle sur le cinéma français, organisée par des associations locales, sur tout un département, paraît donc complètement à contre courant d'une profession incurablement parisienne qui a tout misé sur un redressement commercial à partir du centre des grandes villes.

Ce sombre tableau aurait de quoi saper le moral du cinéophile le plus enthousiaste s'il ne ressemblait à un paravent complaisamment entrete nu dans certains milieux cinématographiques. Plutôt que de se remettre en cause, on préfère raisonner sur des schémas dépassés par la situation actuelle... Toute sclérose secrète son antidote.

Le Centre National de la Cinématographie a recensé, en 1978, 326 films (dont 165 classés X) qui représentent la production commerciale ; mais une production

## Fiche technique du Festival 27 novembre-9 décembre

## Les organisateurs

L'Association du Festival est une association à but non lucratif composée elle-même des associations suivantes : Maison de la Culture de Grenoble, Fédération des Œuvres Laïques, Union pour l'animation et la création cinématographique, Centre Culturel et Cinématographique, Ciné-Club de Travail et Culture, Association Culturelle Bièvre-Liers, Atelier Cinéma du Dauphiné, OROLEIS, Cinémathèque Française, Maisons des Jeunes de La Mure, Susville, Rives et Centres Culturels d'Echirolles, Saint-Martin-d'Hères, Villard-Bonnot.

Elle est financée par le Centre National du Cinéma, le Conseil Général de l'Isère et par des villes du département : Grenoble, Vernioz, Saint-Martin-d'Hères, Echirolles, La Mure, Susville, Villard-Bonnot, La Côte-Saint-André, Vienne.

## Les lieux de projection

Le Festival est éclaté dans dix villes du département de l'Isère :

- à Grenoble : du 27 novembre au 2 décembre.
- Maison de la Culture : 20 séances.
- Salle des concerts (C.C.C.) midi/2 heures ; en soirée les 4 et 5 décembre.
- Cinétec dans le département : du 27 novembre au 9 décembre.
- Saint-Martin-d'Hères : Monciné (9 séances).
- Echirolles : Ciné-Théâtre de la Ponatière (4 séances).
- La Mure/Susville : MJC La Mure, Maison pour Tous de Susville (6 séances).
- Villard-Bonnot : Cinéma "Le Savoy" à Brignoud et Salle des Fêtes de Brignoud (6 séances).

Rives : Salle des Fêtes (5 séances).

La Côte-Saint-André : Cinéma "Le Club" de La Côte-Saint-André et à Gillonay, Saint-Siméon-de-Bressieux et Nantoin (7 séances).

Vernioz, Saint-Romain-de-Surieux et Montseveroux (5 séances).

Vienne : dans différentes salles de la ville (14 séances).

## Le programme

Dès le printemps 79, l'ensemble du secteur professionnel a été contacté pour participer au festival. Résultat : 300 candidatures de courts, moyens et longs métrages. L'association du Festival en a sélectionné, après visionnement, environ 80. Chaque film ne sera présenté qu'une fois soit à Grenoble, soit dans une des autres villes du département : le Festival est "éclaté" et non décentralisé.

Chaque projection sera suivie d'une discussion avec le ou les réalisateurs ; s'y ajouteront un certain nombre de débats organisés avec la profession cinématographique sur des thèmes aussi divers que la production, la distribution, les techniques, etc. Des spécialistes du cinéma participeront également à des rencontres organisées par l'Institut d'expression et de communication de l'Université Grenoble III (campus universitaire de Saint-Martin-d'Hères) : plusieurs sujets y seront traités parmi lesquels "le cinéma de la V<sup>e</sup> République", "Cinéma et pouvoir", "le cinéma et l'industrie de l'audio-visuel", "utilisation et apport de la sémiologie", "le cinéma dans le département de l'Isère", etc.

Un catalogue-programme complet sera édité. On le trouvera dans chaque lieu de pro-

jection. Outre les éléments d'information sur les films, on y trouvera un certain nombre d'indications pratiques (où les louer ? par exemple), ainsi qu'une bibliographie exhaustive sur le cinéma français récent et un recensement des articles de la presse spécialisée. Des fiches par séance seront également disponibles dans les lieux publics d'information des villes d'accueil.

## Les manifestations parallèles

- A l'initiative du Comité des usagers du cinéma, l'émission "Le masque et la plume" sera enregistrée, le 24 novembre, au Théâtre de Grenoble et diffusée le 2 décembre. Le cinéma français en sera le thème essentiel.
- Le mouvement audio-visuel d'intervention sociale (M.A.I.) tiendra son assemblée générale les 1<sup>er</sup> et 2 décembre. A cette occasion, des projections de films super 8 et vidéo réalisés par des membres du M.A.I. auront lieu.
- La Cinémathèque Française propose, à la Maison de la Culture, une rétrospective du cinéaste Jean Grémillon.
- Des expositions seront présentées : à Grand'Place (Villeneuve de Grenoble), l'une d'entre elles, "le Cinéma dans ses temples", sera consacrée aux salles de cinéma ; dans d'autres villes, "l'imaginaire du 7<sup>e</sup> art", illustré par des affiches, sera privilégié.

N.B. La multiplication des lieux de projections, des associations d'accueil empêche l'adoption d'un tarif unique pour assister aux diverses séances. Cependant des formules d'abonnement seront proposées soit par ville, soit pour l'ensemble.

## ettore scola à grenoble

indépendante vient s'y ajouter. Des collectifs militants se sont regroupés autour du mouvement audio-visuel d'intervention sociale et politique (MAI) ; la plupart des cinéastes expérimentaux l'ont fait autour de l'association du cinéma indépendant, différent et expérimental (ACIDE) ; une production réellement régionale commence à se dessiner... on pourrait évaluer à plus de 2000 films la production annuelle au sens où nous l'entendons.

Il existe en France, selon le C.N.C., 4 409 salles. Il n'est pas besoin d'insister sur les transformations qu'elles ont subies depuis dix ans. Les ciné-clubs eux-mêmes n'ont plus le même rôle moteur qu'autrefois... mais une diffusion de plus en plus importante dans les campagnes et les quartiers est prise en charge par des associations et collectivités de toutes sortes.

Un bilan, une confrontation des expériences et des films paraissent donc s'imposer. Pour convaincre, cette confrontation doit s'appuyer sur une situation concrète.

Fortes de plusieurs années d'expériences de diffusion, d'animations et de réalisations cinématographiques dans le département, les associations culturelles de l'Isère se sentent capables d'en prendre l'initiative. Si à l'origine le mouvement est parti de Grenoble en direction du reste du département (1) on assiste aujourd'hui à un renversement puisque plus de la moitié des associations regroupées dans le festival ne sont pas grenobloises ; toutes contribuent à une meilleure diffusion des films toute l'année et à l'émergence d'un cinéma régional.

On voit donc le double intérêt, national et régional, d'une telle manifestation. L'accueil qu'elle a reçu dans la profession, chez les cinéastes (plus de 250 candidatures reçues), dans les revues spécialisées (qui participeront à l'effort de réflexion), etc., montre que le festival comble un vide. Le secteur commercial lui-même profitera largement de cette animation. Les associations culturelles se sentent un peu responsables de la fréquentation assidue des salles grenobloises...

Le Festival donnera aussi un coup de fouet à la relance de la diffusion de films dans le département. Il permettra également à ceux que tente la réalisation cinématographique de mieux cerner leur projet par le visionnement d'un grand nombre de films très divers.

Les organisations ont donc suffisamment d'atouts pour engager le pari d'une telle manifestation ; la réussite du festival dépendra des rencontres, des films, des débats, c'est-à-dire de la curiosité et de la disponibilité des participants...

**Jean-Michel Salain,**  
attaché de presse du Festival.

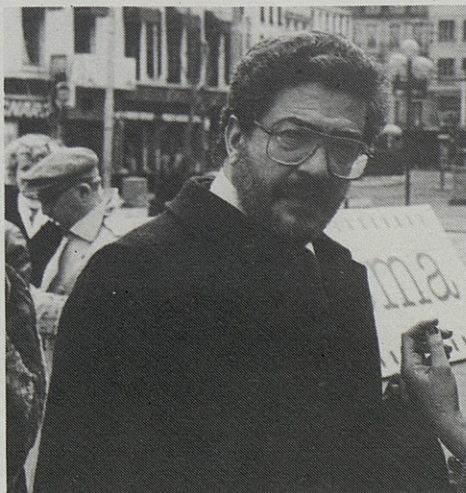
*Douze films d'Ettore Scola dont plusieurs inédits en France et quelques "introuvables", la présence du réalisateur et de deux critiques importants, Giovanni Grazzini et Callisto Cosulich. L'Institut Culturel Italien a bien fait son travail d'aiguilleur culturel en proposant cette rétrospective Ettore Scola, projet qu'il n'aurait pu, cependant, mener à bien sans le concours de la Maison de la Culture et du Centre Culturel Cinématographique. Paul Crinel, enseignant à l'Université qui aime l'Italie et son cinéma, présente brièvement, ci-dessous, le cinéaste italien.*

On peut dire que le public français a découvert Scola à travers **Nous nous sommes tant aimés** (1974), **Affreux, sales et méchants** (1975), **Une journée particulière** (1977). Puis sont sortis, le succès aidant, des films plus anciens. C'est la première fois qu'une rétrospective de cette importance est offerte au public grenoblois, et en respectant presque scrupuleusement la chronologie, ce qui est en somme une bonne manière d'écrire l'histoire.

Scola approche de la cinquantaine : c'est un homme du Centre-Sud (né à Avellino) et son destin (petite bourgeoisie - études juridiques - journalisme satirique) n'aurait rien eu d'exemplaire s'il n'avait débouché sur le cinéma.

On trouve Scola comme scénariste au générique de nombreux films, depuis 1952. Il ne sort guère du registre comique, un comique plus ou moins percutant, plus ou moins grinçant selon que le réalisateur est, par exemple, Mario Mattoli ou Dino Risi. Scola a fort bien évoqué ces problèmes de création collective dans les interviews accordées à J.A. Gili, *Le Cinéma Italien* (coll. 10-18), 1978. C'est en 1964 qu'il réalise son premier film. Le 17<sup>e</sup>, sauf erreur, est en cours de tournage.

Photo X



Scola est de ceux qui confèrent à la comédie italienne ses lettres de noblesse. Tout n'y est pas d'une égale qualité mais on peut penser que **C'eravamo tanto amati** et **Una giornata particolare** ne tarderont pas à figurer comme classiques, à voir et à revoir. Les autres sont à découvrir.

Il est possible que l'humour particulier de Scola, qui glisse parfois imperceptiblement du rose mélancolique au noir du désespoir - en quoi on pourrait dire qu'il est "très italien" ! - déconcerte dans un premier temps. C'est qu'il est étroitement lié à la réalité humaine dont il jaillit : il n'est pas une manière de voir, un regard "porté sur", il est l'une des modalités de l'existence. Mais on s'y fait vite. On découvre alors que la comédie, genre difficile, est un révélateur extrêmement sensible de la réalité. Si, bien évidemment, elle est maniée par un Scola. Le débat avec lui ne peut être que riche.

**Paul Crinel.**

### Programme

Deux lieux de projection pour cette rétrospective Scola : la Salle des Concerts (passage du Palais de Justice) et la Maison de la Culture.  
- à la Salle des Concerts :

- *Belphégor le magnifique* (le 5, à 20 h 30).
  - *Nos héros réussissent-ils à retrouver leur ami mystérieux disparu en Afrique* (le 6, à 20 h 30).
  - *Drame de la jalousie* (le 7, à 18 h 30).
  - *Le fouineur* (le 7, à 20 h 30).
- à la Maison de la Culture du 8 au 11 inclus (voir calendrier, page 2).

Les films seront présentés en version originale sous-titrée (ou non, pour les inédits, mais une traduction française simultanée sera assurée). Seul, le film *"La plus belle soirée de ma vie"* sera présenté en version française, selon le vœu du réalisateur. Deux choses à noter : la présence d'Ettore Scola pour le débat qui suivra la projection de ce film le samedi 10 et le débat organisé le même jour, à 17 h, sur la place de l'œuvre d'Ettore Scola dans le cinéma italien.

### Ciné-enfants

**Kes** : La passion d'un garçon, Billy, pour un faucon qu'il a déniché et qu'il dresse. Film de Ken Loach (Grande-Bretagne, 1970). Quatre séances les 13 et 14 octobre.

(1) cf. l'article de J.P. Bailly in Rouge et Noir d'Octobre 1979.

## la li, la li, la li... berté

Du 20 au 25 novembre, la Maison ouvre ses écrans à l'Atelier Cinéma du Dauphiné (1). Instrument essentiel d'une action culturelle par le cinéma, cette cellule de création a été mise en place, il y a deux ans, à l'instigation de la Ville de Grenoble et de la Maison de la Culture. Equipé grâce à une subvention du F.I.C. (2) et bénéficiant, pour son fonctionnement, d'une dotation municipale, l'Atelier doit apporter au travail d'animation cinématographique local « le complément indispensable de la création dans la perspective d'une recherche de l'expression des groupes sociaux et de l'affirmation progressive d'une identité culturelle régionale originale » (3).

Cette mission doit être prolongée par une certaine activité de diffusion complétant elle-même une diffusion cinématographique classique liée aux équipements culturels. Cette certaine activité de diffusion consiste, pour l'Atelier, à systématiser la projection de ses films – ou ceux dont il aura acheté les droits – dans le cadre associatif et dans les différents milieux socio-professionnels concernés par les thèmes traités.

Nous reviendrons d'une façon plus précise, dans notre prochain numéro, sur ce travail et cette démarche. Pour l'heure, la semaine de l'Atelier voudrait être une illustration des principes rappelés plus haut. Depuis deux ans, l'Atelier a produit trois films ; le premier, *Josette...*, est sorti au printemps 78, les deux autres *La li, la li, la li... berté*, réalisé par Alain Thomas sur un scénario écrit avec Gaëlle Schüller et *A quelle heure tu te lèves demain*, dû à Jean-Pierre Bailly viennent d'être terminés. La semaine constitue donc l'occasion de les présenter au public grenoblois en même temps qu'un certain nombre d'autres films dont l'Atelier a acheté les droits de diffusion. Ces derniers films, en effet, complètent son propre travail et sont susceptibles de connaître une diffusion adaptée à leur contenu. Pour *La li, la li, la li... berté* et *A quelle heure tu te lèves demain*, A. Thomas et J.-P. Bailly répondent à nos questions.

**Tu as souvent dit, de ce film, c'est un film sur la Résistance dans le Vercors puis, plus tard, c'est un film sur la mémoire que l'on peut avoir sur la Résistance en Vercors, qu'en est-il ?**

Alain Thomas. Eh oui, le film ne correspond plus tout à fait à mon premier projet. Au départ, deux idées me tenaient à cœur : d'abord affirmer que l'Atelier n'est pas cantonné aux sujets d'actualité. Il doit être le reflet d'une expression régionale donc il doit pouvoir parler de l'histoire de la région. Pourquoi le Vercors ? Mais parce que tout le monde connaît et, en fait, peu de gens savent ce qui s'y est passé. De ce point de vue, il faut faire vite : toute une mémoire collective – celle des acteurs, souvent obscurs – est en train de disparaître, et ce ne sont pas forcément les livres ou les études qui la font vivre. De même que ce ne sont pas les commémorations qui permettent à la jeunesse d'aujourd'hui de savoir ce qu'était l'esprit de la Résistance ; le résultat est d'ailleurs souvent inverse. Et c'est grave. Parce que nous vivons dans un monde tellement absurde et violent que le témoignage de ceux qui ont eu à vivre la dernière guerre mondiale nous importe, ne serait-ce que pour ne pas nous laisser prendre au même engrenage.

Dans cette optique, faire un film mémoire/témoignage – même intéressant – c'était risquer de rater notre but : nous faire entendre des jeunes là où ils sont, et intéresser ceux qui, aujourd'hui, résistent à leur façon. J'ai donc pris le parti de parler de quelqu'un d'aujourd'hui et de voir comment sa vie pouvait être mise en rapport avec la Résistance. En somme, comment, quand on parle de la Résistance, ça opère ou non sur un jeune de 1979. Et ce jeune, c'est une femme.

**C'est délibéré, ce choix d'un héros féminin ?**

A.T. Oui, parce que le cinéma privilégie toujours le héros masculin et parce qu'aujourd'hui, les femmes sont souvent à l'origine de

beaucoup de luttes sociales. Et aussi parce que, me semble-t-il, l'approche que les femmes ont de la réalité est aussi sensible qu'intellectuelle. Et cela m'intéressait. De plus, l'histoire difficile du personnage du film, Gaëlle, permet de jeter des ponts entre le passé, la Résistance et le monde dans lequel nous vivons.

**Comment la vie de l'héroïne interfère-t-elle avec le film ?**

A.T. C'est tout le problème du film. Elle interfère essentiellement de deux façons. D'abord Gaëlle, dans le scénario, est engagée pour faire une enquête sur la Résistance dans le Vercors. On la suit donc dans celle-ci et cela constitue le corps principal du film. A cette occasion, elle découvre – et c'est ce que j'essaie de montrer – que les systèmes de représentation de l'Histoire en vigueur, ne communiquent pas grand chose. Et que c'est ailleurs qu'il faut chercher l'esprit de la Résistance : dans les contacts avec ceux qui y ont participé simplement – les anti-héros – en quelque sorte ; dans les chansons où l'on retrouve un certain enjouement ; dans certains lieux, la plupart du temps en dehors des chemins officiels, surtout lorsque ceux-ci voient leur fonction détournée ou pervertie. De ce point de vue, le film est assez critique à l'égard d'une partie de ceux qui se sont battus dans la Résistance, qui ont fait ensuite, qui font encore "profession" de ce combat et qui avaient juré de tout faire pour qu'on n'oublie jamais. Critique parce qu'ils ne savent opposer au puissant mouvement de déformation, d'interprétation de l'Histoire qui utilisent, lui, les moyens de communication de masses, que l'idéologie du souvenir, les cérémonies anniversaires qui ne disent rien à ceux qui n'ont pas vécu cette période.

**Et dans tout ça, ton personnage... ?**

A.T. La vie de Gaëlle s'entrecroise avec cette enquête qui devient une sorte de quête de sa



(1) Voir programme détaillé en page 2. Rappelons que l'Atelier Cinéma du Dauphiné a ses locaux à la Maison de la Culture ; tél. 25.05.45 (poste 337).

(2) Fonds d'Intervention Culturelle destiné à financer des opérations de préfiguration ou à soutenir temporairement des projets.

(3) Alain Thomas, in "Rouge et Noir", n° 90, décembre 1977.

## à quelle heure tu te lèves demain ?

propre libération. En effet, ce personnage, tel qu'il apparaît dans le film n'a pas eu une vie très facile. Comme beaucoup de jeunes aujourd'hui, il a eu affaire avec l'institution psychiatrique et le film montre comment une institution sociale peut se dévoyer en brisant une personnalité ou plutôt comment elle refuse de faire glisser le débat du terrain scientifique au plan humain, montrant ainsi ses limites. L'hôpital, psychiatrique en l'occurrence, alors qu'il est là pour aider Gaëlle à trouver ou à retrouver sa liberté, veut la maintenir dans un état de dépendance, de *marquage*, comme le taulard sur le front duquel il est inscrit *taulard*. Mais ce dévoiement, aujourd'hui, touche des systèmes sociaux entiers ou des idéologies de libération, jusqu'à les amener à anéantir les libertés. La réponse aujourd'hui, c'est peut-être la dissidence, comme celle de ce passé récent a été la Résistance. D'ailleurs, les résistants, ne les appelait-on pas *les dissidents*. A sa façon Gaëlle *résiste*, entre en *dissidence* contre une institution qui peut la broyer. Comme les dissidents Tchèques, qu'on voit dans une séquence, résistent... bien sûr, à un autre plan. Ainsi il y a imbrication entre l'histoire individuelle de l'héroïne, la psychiatrie, et l'histoire de la Résistance - celle d'hier... et celle d'aujourd'hui.

**Donc c'est plutôt un film intimiste qui, sans être didactique, peut provoquer une réflexion critique, politique ?**

A.T. Oui, il est politique, si l'on veut, dans la mesure où il met l'accent sur certains problèmes d'aujourd'hui, mais c'est, avant tout, un travail cinématographique. Pour le reste, contrairement à *Josette...* qui donnait la parole à un groupe de jeunes du quartier Mistral, à Grenoble, le film apparaît comme le propos d'un individu. Dans ce sens, c'est un film plus personnel.

**Le film tel qu'il est ne semble pas pouvoir donner lieu à une diffusion aussi militante que *Josette...* Quels circuits envisages-tu, a priori ?**

A.T. C'est un film. Comme tel, il doit intéresser tous ceux qui sont curieux du cinéma. C'est un film fait ici : raison de plus pour motiver le public régional, qu'il soit grenoblois ou dauphinois ou frontalier ! Pour le reste, je pense que le film devrait aller dans les lycées, les professeurs d'Histoire devraient s'en saisir et s'en servir. Peu de films parlent du Vercors. On peut imaginer aussi de le présenter à tous les touristes qui visitent ou séjournent dans le massif. Et puis je pense qu'il pourrait intéresser ceux qui se préoccupent de la Résistance comme exemple d'une lutte d'un peuple et les aider à répondre à la question : qu'est-ce que la Résistance ? De toute façon, c'est vrai, il "touchera" sûrement d'autres publics que *Josette...* Peut-être, aussi, intéressera-t-il, bien que ce ne soit pas le sujet principal, ceux qui se préoccupent de la psychiatrie aujourd'hui ?

**Le temps de travail sur ce film ?**

A.T. Le film lui-même s'est tourné principalement entre novembre 78 et mars 79. Mais bien sûr, il a demandé plus de temps : disons, au-delà du tournage, environ un an de préparation.

Propos recueillis par  
Jacques Laemlé.

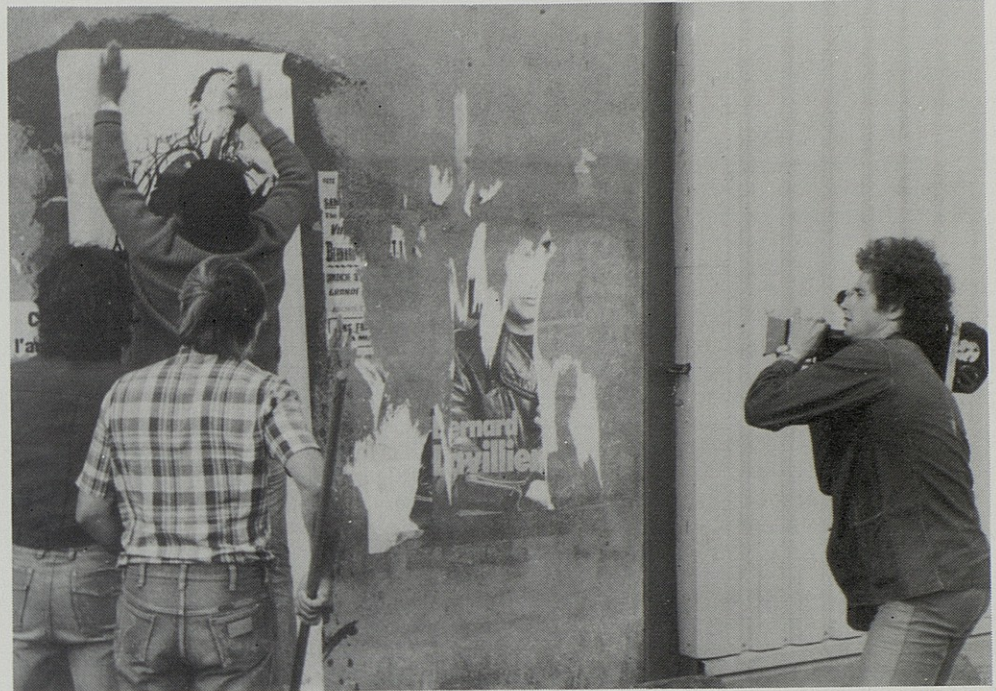


Photo X

Ce film voudrait marquer le passage d'Ernest Pignon-Ernest à Grenoble et son travail. Derrière ce titre énigmatique "A quelle heure tu te lèves demain ?", que se cache-t-il ?

### Une longue histoire

« Il y a trois ans, explique Jean-Pierre Bailly, réalisateur du film, Ernest Pignon-Ernest terminait un atelier "Images" à la Maison de la Culture et, déjà, se profilait le projet d'une fresque à la Bourse du Travail de Grenoble ; il nous a paru intéressant de réaliser un film sur Ernest Pignon-Ernest et son travail de peintre : il s'agissait de conserver sur une bande vidéo ou un film super 8, une trace, un témoignage de son passage. » Puis le projet a mûri, l'Atelier Cinéma du Dauphiné, constitué entre temps, reprend l'idée sous la forme d'une co-production avec la Maison de la Culture : de ce fait, la réalisation d'un film 16 mm devient envisageable.

Pendant un certain temps le choix du genre a été difficile. Faire un film sur un peintre sans préjuger au départ de sa forme, n'est certes pas très confortable. Si le réalisateur et son équipe savaient ce qu'ils ne voulaient pas : le film ne serait pas un documentaire didactique ou le simple miroir du travail d'Ernest, il ne leur était cependant pas aisé d'en déterminer les angles d'approche. Pour J.-P. Bailly « il devenait possible de faire autre chose qu'un simple reportage, en même temps subsistait l'écueil de faire un film sur "le peintre Ernest Pignon-Ernest et son œuvre" ». En fait, c'est la démarche d'Ernest Pignon-Ernest : travail avec des groupes de travailleurs, rencontres de comités d'Entreprise, etc., qui a donné au film son orientation définitive.

### Quatre personnages pour illustrer la réalité d'aujourd'hui

En octobre 1977, Ernest Pignon-Ernest commence à prendre des contacts avec les organisations syndicales, utilisatrices de la

Bourse du Travail, en vue d'esquisser le projet de la fresque que la Ville de Grenoble vient de lui commander. Jean-Pierre Bailly assiste à de nombreuses réunions ; il y rencontre des militants et, peu à peu, naît l'idée d'insérer un personnage, puis quatre. Pourquoi quatre personnages ? « Pour disposer, explique le réalisateur, d'un éventail suffisamment représentatif de la situation grenobloise. Avec ces quatre personnages et Ernest Pignon-Ernest, j'ai construit un scénario très proche de la fiction, dans lequel chacun joue son propre rôle. Il fallait que la réalité quotidienne du monde du travail dans lequel vivent les quatre personnages soit présente, dans le film, aux côtés d'Ernest Pignon-Ernest essayant, en tant que peintre, de représenter, en la transcendant, cette réalité ». La réalité du monde du travail aujourd'hui, à Grenoble, ce sont le chômage, l'emploi, les cadences, les revendications, les grèves... mais c'est aussi la vie qui va, des gens qui vivent, ont des loisirs, etc. Au départ, une des options du film était de montrer également les rapports qu'entretiennent les travailleurs avec la culture sous toutes ses formes et les créateurs. Cette réalité du quotidien, dont la fresque ne peut rendre compte dans sa totalité, le film en souligne les détails, en accentue certains aspects, là où précisément s'articulent les luttes militantes.

Jean-Pierre Bailly a opté pour ce parti-pris : donner à voir, et soutenir par le film, à la fois la démarche de création d'un artiste dans sa durée et l'ensemble des éléments qui alimentent et sous-tendent cette démarche. L'idée, on le voit, présente un intérêt certain, outre les échanges et les rencontres à partir desquels le projet s'est structuré : saisir, grâce à l'image filmée, comment peut fonctionner un artiste, en l'occurrence le peintre Ernest Pignon-Ernest, en réponse à une demande sociale. A quelle heure tu te lèves demain ? devrait nous permettre de nous en faire une idée plus précise.

Marie-Françoise Sémenou.

## décentralisation

# théâtre d'ombres

de Jean-Pierre Lescot

### A l'affiche de décembre

Une grande rétrospective du travail de dix années d'**Ernest Pignon-Ernest** sera le temps fort du secteur Arts Plastiques de cette fin de trimestre : à partir du 13 décembre. Une façon de prolonger ce que les Grenoblois ont pu découvrir sur un des murs de la Bourse du Travail.

Autre manifestation d'envergure, l'accueil, pendant une semaine, de **Carolyn Carlson** et du Groupe de Recherche de l'Opéra de Paris, du 4 au 9. Ce sera l'occasion de mesurer le chemin parcouru par C. Carlson et le GROUPE depuis leur passage à Grenoble de mai 76.

Musique : un concert, le 18, avec l'**Ensemble Intercontemporain** dirigé par G. Sinopoli permettra d'entendre des œuvres de Varèse, Berio, Xenakis, Schönberg et Grisey. Pour la fin de l'année, une chanteuse qui a fait parler d'elle : **Anna Prucnal**, du 26 au 29.

Pour les enfants, du cinéma comme tous les mois (les 18 et 19) et un spectacle de la Compagnie du Pain d'Orge, **Les aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon** - 15 représentations du 4 au 15.

Enfin, le secteur Société propose, à partir du 4, un ensemble de manifestations (exposition, films et débat) sur **L'apartheid** en Afrique australe.

### Bernard Gilman, nouveau directeur de la Maison

Le 11 octobre, le Conseil d'Administration de l'Association a élu directeur de la Maison, Bernard Gilman, à la suite du départ d'Henry Lhong. Bernard Gilman a été élu au second tour de scrutin par 21 voix sur 29 votants. Au 1<sup>er</sup> tour, il avait obtenu 17 voix (mais ne fut pas élu, la majorité des 2/3 étant nécessaire au 1<sup>er</sup> tour) ; Georges Lavaudant, co-directeur du CDNA, 8 voix ; les voix restantes se répartissant sur les autres candidats.

Pour ceux qui ne connaissent pas le nouveau directeur, situons-le rapidement : Bernard Gilman a quarante sept ans, il fut instituteur puis permanent de l'association d'éducation populaire "Peuple et Culture". En 1965, il devint, sur la liste de M. Hubert Dubedout, conseiller municipal de Grenoble, chargé des affaires culturelles. Il conserva cette charge jusqu'en mars 1977. Depuis, il était assistant à l'Institut d'Etudes politiques de Grenoble.



*La Maison reçoit en décentralisation, du 6 au 21 novembre, Jean-Pierre Lescot, montreur d'ombres - un des rares en France - conteur et poète à la fois. Il assurera, durant son séjour, une vingtaine de spectacles pour les écoles maternelles, cours préparatoires et Maisons de l'Enfance du département ainsi qu'un stage d'initiation au théâtre d'ombres (1). Angéla Blanc et Roger Rolland présentent ci-dessous, le travail de J.-P. Lescot.*

La tradition du théâtre d'ombres vient d'Orient (Inde, Indonésie, Chine) et se perd dans la nuit des temps. On en trouve l'influence dans l'engouement de l'Europe, au XIX<sup>e</sup> siècle, pour la lanterne magique (Angleterre, Allemagne, Grèce) où les silhouettes découpées font toujours partie de l'art populaire.

De cet art millénaire, J.-P. Lescot n'a pas retenu l'exotisme qui aurait pu le rendre hermétique à des jeunes spectateurs européens, mais il s'est inspiré de l'imagerie populaire, sans tomber là aussi dans le travers "écologique" cher à notre temps. Les enfants du département verront ainsi des fabulettes telles que "Les Aventures du Père Mathurin" ou "Voyage dans un parapluie"... Il a gardé, par contre, dans son théâtre d'ombres le plaisir de l'œil, de l'oreille, tout en lui imprimant, comme tout amoureux de son art ayant une technique bien à lui, un climat qui lui est personnel.

La musique est sans cesse présente dans les spectacles de Jean-Pierre Lescot. Comme dans le théâtre indonésien, elle est là pour souligner l'action au rythme des percussions traditionnelles. Musique des rythmes mais aussi musique et pouvoir de la voix qui retrouve les modulations du dalang oriental (2). Lescot joue avec les mots, mots simples que comprennent les enfants, mais riches de sentiments, d'émotion - des mots profonds aussi, pleins de liberté, de tendresse. Dans cette fête du verbe, la beauté est partout, sans violence, sans agressivité ; sa morale n'est autre que celle du cœur et de la vie.

Ses marionnettes taillées dans du carton, colorées par du papier cellophane placé dans les découpes intérieures, échappent à la pesanteur, comme leur ancêtre la marionnette balinaise. Sans point d'appui fixe, elles évoluent entre la réalité et la féerie dans un univers poétique qui appelle le spectateur à la complicité et qui suppose, chez lui, une naïveté et une adhésion totale. Cette construction magique d'un monde merveilleux mais vivant, exige, outre un sentiment de l'émotion retransmis par la marionnette, une technique sûre. Jean-Pierre Lescot utilise le geste au maxi-

mum sans le rendre mécanique, jouant des changements d'échelle, cette troisième dimension. « Il ne s'agit pas là de représenter des rêves, mais de les bâtir », dit Jean-Pierre Lescot et si ces "pièces" défilent comme un livre d'images devant les yeux des enfants, elles prolongent le conte au-delà de la simple aventure.

**Angéla Blanc,  
Roger Rolland.**

(1) Le stage aura lieu à la Maison de la Culture, les samedi 17 et dimanche 18 novembre. Il s'adresse aux animateurs, enseignants et éducateurs désireux de pratiquer cette forme d'expression avec le vœu qu'il soit, pour certains, le complément d'une séance à l'école ou le prolongement du travail fait sur le conte l'an dernier. Le nombre de places est limité à 15 (pour tout renseignement, s'adresser au service des collectivités - secteur enfance, p. 311).

(2) Récitant et meneur de jeu.

## chanson

### julos beaucarne

Julos Beaucarne, qui sera dans nos murs les 13 et 14 novembre, n'est plus tout à fait un inconnu, même si ses chansons sont curieusement absentes des programmes de radio.

Wallon - francophone, il commence par être comédien, pour se tourner ensuite vers la chanson ; il chante Brel, Douai et des poètes qu'il met en musique. Petit à petit il interprète lui-même ses propres chansons et produit par souscriptions ses propres disques.

Si aujourd'hui, ça marche bien en Belgique, en France et même au Québec, c'est grâce à un travail continu, à des tournées nombreuses, pas toujours couronnées de succès. Mais qu'importe, il se plaît à le dire lui-même « je ne suis pas une vedette, il est possible que je ne sois qu'un passage dans la vie des gens, par hasard ; il se peut qu'à travers mes chansons, ils mesurent certaines choses ; s'il en est ainsi, je suis content, tout ça n'est pas inutile ».

Julos Beaucarne échappe aux étiquettes : rêveur, écologiste, pacifiste ?... Tour à tour drôle, tendre ou grave, il ne laisse personne indifférent. Dans ses chansons il y a d'abord la poésie de la musique singulièrement belle et vivante ; il y a aussi la musique des mots qui n'en finissent pas de dire la violence et son absurdité, la solitude ou la mort, mais aussi, pour qui sait l'entendre, de nouvelles raisons de lutter et de vivre.

Photo R.C.A.

